

Ce numéro contient : 1<sup>o</sup> Quatre pages supplémentaires, brochées, sur LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC;  
2<sup>o</sup> Un supplément musical : IMMORTALITÉ, de M<sup>lle</sup> Chaminade, et PAVANE MÉLANCOLIQUE, de M. Louis Ganne  
3<sup>o</sup> La fin de THAMILLA, nouvelle de M. Ferdinand Duchêne,  
et le premier fascicule de LA MOUETTE, par F. Anstey, traduction de M. Louis Labat.

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 24 AOUT 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3365.



A CASABLANCA. — Une ruelle, après le passage des pillards chaouia et le bombardement par nos croiseurs.  
*Photographie prise le 9 août par notre envoyé spécial. — Voir les autres gravures, pages 115 et 119 à 126.*



## COURRIER DE PARIS



Nous venions de Saint-Céré, en Haut-Quercy, la semaine dernière, le 16 août au matin, et, lorsque l'auto qui nous emportait à Padirac et à Rocamadour s'arrêta pour quelques minutes sur la place de Loubressac, un très ancien petit village perché à trois cent cinquante mètres au-dessus de la vallée de la Dordogne, six heures sonnaient au clocher de l'église. Ah ! que le lieu désert était donc impressionnant de calme et de simplicité ! Quelques tilleuls de plus de cent ans, trois meules, des charrettes dételées, les brancards implorant le ciel, un jeu de grosses quilles abattues, encore dispersées çà et là de la veille et dont une seule restait debout. Et puis du fumier fourragé par des poules, des canards immobiles, accroupis en rond, des pigeons se suivant à pas comptés en file indienne d'amour sur la crête d'un toit de tuiles. Une tranquillité de France d'autrefois.

Soudain déboucha d'une ruelle, jambes nues et coiffé d'un béret, un enfant tirant un âne par la bride. Il s'arrêta comme s'il attendait, regardant autour de lui. Au même moment, surgissait en face un gars menant une paire de bœufs, puis un autre, puis deux, puis trois, tous aussitôt se rangeant avec une pacifique lenteur, sans bruit ni dispute, chaque homme en longue blouse noire à la tête de son attelage.

— C'est jour de marché ! s'écria un de nos compagnons de route.

Alors un vieillard, auquel nous n'avions pas fait attention et qui s'était assis près de nous à l'instant sur un tronc d'arbre coupé, les mains jointes au pommeau de sa canne, rectifia :

— Non pas. C'est la bénédiction des bêtes, pour la Saint-Roch.

Je me rappelai aussitôt, en effet, la vieille et touchante coutume suivant laquelle, en ces pays, le curé vient sur « le foirail », après la messe, bénir les animaux domestiques.

Ils continuaient d'arriver, plus nombreux, par tous les chemins. Il en venait de droite, de gauche, de toutes les directions. Au fur et à mesure que paraissait une nouvelle paire fouettant de la queue, le mufle baissé vers le sol pierreux, les flancs crépis de boue, le vieillard nous les désignait du bâton en disant le nom du propriétaire : « Voilà les bœufs de Laborderie, voilà ceux de Terou, ceux de Maury. » Ou bien : « C'est la jument noire de Lacroix, le cheval de Vernéjoul, ... voici l'âne de Moulion, celui de Pradel qui a vingt-trois ans... » Ou bien encore : « Ceux-ci viennent de la Poujade, ceux-là de Lacan, du Rouquet, d'Eglisebasse... » tandis que les bêtes s'alignaient en files de plus en plus serrées et longues, le bétail d'un côté, les ânes et les chevaux de l'autre. Les maîtres se tenaient à hauteur d'épaule des bœufs, une main noblement posée sur une corne, l'autre à moitié de l'aiguillon touchant terre. La manche de leur blouse était mouillée de bave.

Certaines paires avaient été amenées par une femme qui tricotait ou par un tout jeune garçon au visage déjà grave de pâtre. Pas une feuille des arbres ne bougeait dans l'air inanimé. Parfois seulement une de ces fleurs de tilleul qui ont la forme naïve d'un petit oiseau descendait en tournoyant et restait accrochée à une crinière. Trois chiens de berger couchés surveillaient, oreilles attentives, avec des gueules ouvertes de loup. Et toute cette assemblée de braves bêtes pleines d'humilité semblait comprendre qu'on n'était pas là à la foire. Les bœufs ne secouaient pas le joug avec rudesse ; ils inclinaient docilement un

front biblique, entr'ouvrant à peine leurs grands yeux après lesquels s'acharnaient vainement les mouches du diable. Les ânes, gris ou noirs, tout ras ou poilus comme des brebis, portaient bien droites leurs oreilles ainsi que des cierges à la procession, ou prenaient des airs intéressants de fuite en Egypte. Les chevaux, nus, naseaux dilatés dans la fraîcheur du matin, demeuraient pourtant sages, se retenant de hennir. Le ciel s'était un peu couvert, devenu gris-de-perle et les hirondelles volaient en rasant la terre, entre les jambes des animaux. On eût dit qu'elles désiraient également être de la cérémonie.

Tout à coup il se fit un mouvement marqué parmi les échines, les dos et les croupes. Les bêtes se rendaient compte que leur moment approchait. Elles rectifièrent la position. Les cornes semblaient s'aligner comme si on leur eût commandé : Fixe ! La messe avait pris fin. L'église peu à peu se vidait de ses fidèles qui étaient surtout des femmes, les hommes étant occupés au dehors par leur bétail.

Elles apparaissaient en pieux cortège, tenant le morceau de pain et le bol de sel bénits destinés aux animaux que la maladie ou le travail des champs avaient empêchés de venir. En même temps s'avancait le sacristain qui tendit à tous les hommes son plateau dans lequel chacun déposait une petite offrande, un ou deux sous. Puis ce fut, précédé de l'enfant de chœur portant la croix, le curé nu-tête, en surplus, avec l'étole violette. Près de lui marchait du même pas le chantre, balançant le seau à eau bénite.

Et la bénédiction commença. Tous les métayers s'étaient découverts. Le prêtre parcourait les rangées, ralentissant devant chaque couple d'animaux, les aspergeant les uns après les autres avec la plus scrupuleuse et paternelle conscience. Pas une bête n'était oubliée. Il les traitait avec autant de zèle que si c'eût été des chrétiens. Les bœufs acceptaient l'eau sainte sans broncher. Quelques-uns mugirent en y mettant une extrême douceur. Les chevaux, inquiétés un peu par le geste de la main secouant l'aspersoir, reculaient parfois d'un pas ou tressaillaient en recevant sur la peau fine des naseaux les froides gouttelettes. Un âne ingénu, qui pensait peut-être que le seau à eau bénite était rempli de son, avança son nez de velours comme pour y boire. Le silence avait cette émouvante et spéciale importance qu'il acquiert en plein air quand il plane sur les foules recueillies. Et puis, la dernière oreille de bourrique ayant eu son compte, toutes les bêtes se dispersèrent avec autant d'ordre qu'elles s'étaient groupées. Pour un an elles repartaient à l'abri des maux qui ne les ménagent pas plus que l'homme. En cinq minutes, comme dans un tableau à musique, M. le curé, les fidèles, le bétail et les gens, tous s'en étaient allés. La petite place vide avait repris son calme d'une heure auparavant.

Cependant, j'étais resté anéanti de mon ignorance par rapport à saint Roch. Je ne connaissais de lui que ce que l'on en sait, quand on a vu au mur, dans les demi-ténèbres d'une église, son image taillée en bois. Je gardais le souvenir d'un homme jeune, pensif, aux traits délicats sous son costume de pèlerin, avec le pétoncle au chapeau, le havre-sac en bandoulière, le bourdon à la main, et un chien assis contre lui tenant quelquefois un pain dans sa gueule. C'était peu. Qu'avait-il fait pour mériter paradis ? Où et quand vivait-il ? J'avoue à ma honte que j'eusse été incapable de le dire.

A présent je suis un peu plus vain parce que je le sais, jusqu'à ce que je l'aie oublié. J'ai lu dans de vieux livres, qui sentaient l'armoire et la pomme, sa miraculeuse histoire. Ne craignez

point que je vous la conte au long, mais je tiens à vous en énumérer certaines particularités toutes fraîches de candeur qui vous raviront comme elles m'ont ravi.

C'est à Montpellier qu'il naquit, dans la première moitié du quatorzième siècle, — alors que cette ville était le domaine des rois de Majorque ! Son père, nommé Jean, était un des premiers de la ville et sa mère, Libérie, était fertile en bonnes œuvres et « grande aumônière ».

Ils avaient tous deux, déjà vieux, dépassé le temps où l'on peut espérer avoir des enfants ; cependant Dieu, sur la prière qu'ils lui en adressèrent, leur accorda un fils qui fut Roch, « parfaitement beau, nous certifie un de ses historiens, et qui vint en naissant avec une croix rouge sur son estomach, ce qui remplit sa mère d'une telle joie, que toute âgée qu'elle était, elle se résolut de le nourrir de son propre lait. » Et, comme il avait été conçu par miracle, Dieu fit, par un autre miracle qui fut le présage de sa sainteté, qu'il commença, dès la mamelle, à pratiquer l'abstinence, ne tétant, les mercredis et les vendredis, qu'une fois le jour. »

Dès sa douzième année, il éclata en perfection. A cette époque, son père, se voyant près de mourir, le fit approcher de son lit et lui dit : « Voici le temps, mon fils, que je dois quitter cette vie pleine de trouble et de misères. Étudiez-vous sur toutes choses à secourir les hommes et à servir Dieu. » Roch tint la promesse qu'il lui avait faite d'assister son prochain. Il était l'œil des aveugles, l'oreille des sourds, le pied des boiteux et l'ami des pauvres. Il avait vendu ses biens pour en distribuer la valeur aux indigents, après quoi il prit à pied, en habit de pèlerin, le chemin de Rome. Comment il guérit tous les pestiférés de la ville appelée Acquapendente, et ceux de la ville de Césène en Lombardie, et ceux de la ville de Plaisance dont il fut chassé ayant été lui-même atteint de la peste... Comment Dieu le nourrit par un chien dans la forêt où il s'était retiré en une petite cabane « près d'un cornoiller » et comment, retourné à Montpellier en France, il fut accusé d'être un espion et jeté dans un cachot où, tombé malade, il se coucha sur la terre « dans une posture fort modeste » et mourut à trente-deux ans... c'est ce que je n'ai point le loisir de pouvoir même résumer ici. Mais les moindres détails de cette vie merveilleuse m'ont rempli d'enfantine admiration. Aussi n'ai-je pas été du tout étonné de connaître, toujours par les chroniques, qu'une partie des restes de ce confesseur avait été volée et transportée à Venise en 1485, tandis que l'autre était demeurée à Arles au couvent des Pères Trinitaires de la Rédemption des captifs, d'où le pape Alexandre VI, en 1501, en fit tirer un ossement pour être porté au royaume de Grenade en Espagne, afin qu'il lui servît de défense et de protection contre les Sarrasins et les Mores. « C'était l'ossement, prend la peine de nous préciser, dans sa *Vie des saints*, le bon père Giry, que l'on appelle la nuque du dos. »

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

## LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC

Après les dépêches des correspondants des quotidiens, qui ont raconté au jour le jour les événements dont Casablanca fut le théâtre en ces trois dernières semaines, voici qu'à son tour la photographie vient illustrer, en une série de saisissants clichés, ces quelques pages d'histoire.

L'objectif a enregistré, heure par heure, toutes les péripéties du drame, depuis l'arrivée des navires français jusqu'à la prise de possession, par nos soldats, de Casablanca.

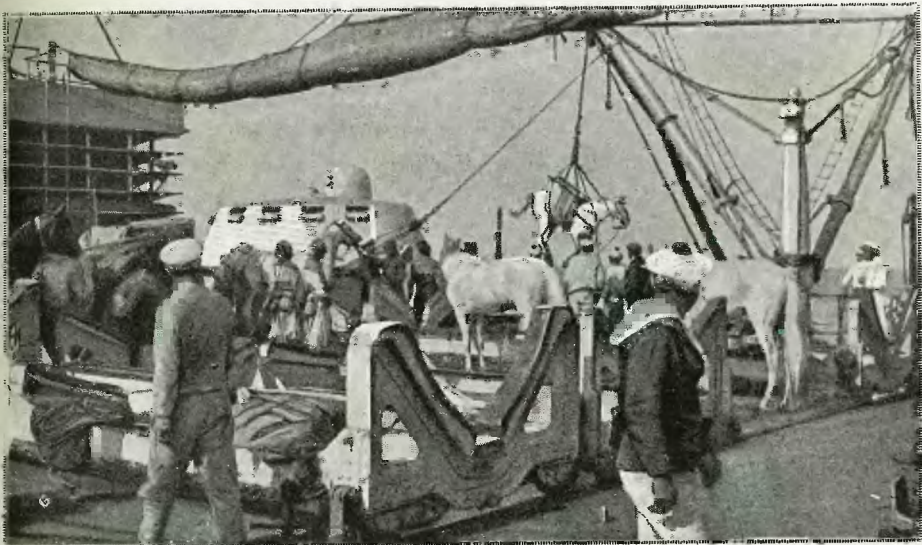


Le croiseur *Gueydon* bombardant Casablanca.

(Cette photographie, prise de la haute mer — Casablanca étant dans le fond — montre à quelle distance nos navires de guerre font sentir efficacement leur action. Le bombardement est exécuté avec de la poudre sans fumée, et l'on ne distingue sur le cliché aucune trace du tir de l'artillerie.)

D'abord, les navires, une fois débarqué le petit contingent des marins du *Galilée*, bombardent du large Casablanca, démolissent la ville arabe, poursuivent au loin, dans la campagne environnante, les partis de cavaliers, protégeant d'abord de leur feu, contre les attaques de ces fanatiques exaspérés, le petit groupe héroïque des défenseurs du consulat, en attendant qu'ils secondassent admirablement l'action des troupes de terre.

Puis arrivent les soldats que nous montrions samedi partant de Mers-el-Kébir. Le débarquement des hommes, des chevaux, de l'artillerie, s'effectue en bon ordre,



Le débarquement de la cavalerie amenée par le croiseur *Gloire*.  
(1<sup>re</sup> opération : le cheval, solidement garrotté, est enlevé par un palan.)

mais non sans difficultés, étant donné l'état rudimentaire du port de Casablanca. Ces troupes allaient trouver la ville dans le plus épouvantable état : les rues étaient jonchées de cadavres. Des maisons, éventrées par les obus de nos marins, des terrasses à demi effondrées, où nombre de combattants maures étaient tombés, les corps décomposés répandaient dans l'air une odeur pestilentielle. Aussi, l'un des premiers soins du général Drude fut-il de faire procéder à l'inhumation des morts. Il réquisitionna des travailleurs juifs qui, à pleines charrettes, ramassaient de rue en rue tous ces corps déchirés de hideuses blessures et les enfouissaient.

Hélas ! en dehors des malheureux massacrés le 30 juillet, qu'on avait inhumés d'abord dans le jardin du consulat et à qui, dès qu'on l'a pu, on a donné une sépulture décente au cimetière catholique, plusieurs des nôtres dorment déjà à Casablanca : le quartier-maître Bourdoulouz, le premier mort des marins ; le soldat Motz, de la légion étrangère, le premier tombé parmi les troupes de terre ; d'autres encore, une dizaine, en tout.

Le général Drude, qui dispose de forces très réduites en somme, en face d'un ennemi qui peut se multiplier dans des proportions considérables, se borne cependant à appliquer une tactique défensive. Le corps français, auquel est venu se joindre un petit contingent de troupes espagnoles, est installé en avant de la ville, vers l'intérieur du pays, faisant face aux attaques. Le 18, il s'en est produit une, très énergique, qui a été repoussée victorieusement.



Le débarquement de la cavalerie.  
(2<sup>e</sup> opération : le cheval est descendu dans un box volant placé sur une barcas.)



A CASABLANCA. — Le débarquement : barcasses et canots, transportant cavaliers et fantassins, approchent du rivage, à hauteur des bâtiments de la Douane.

Voir les autres gravures, pages 119 à 126.



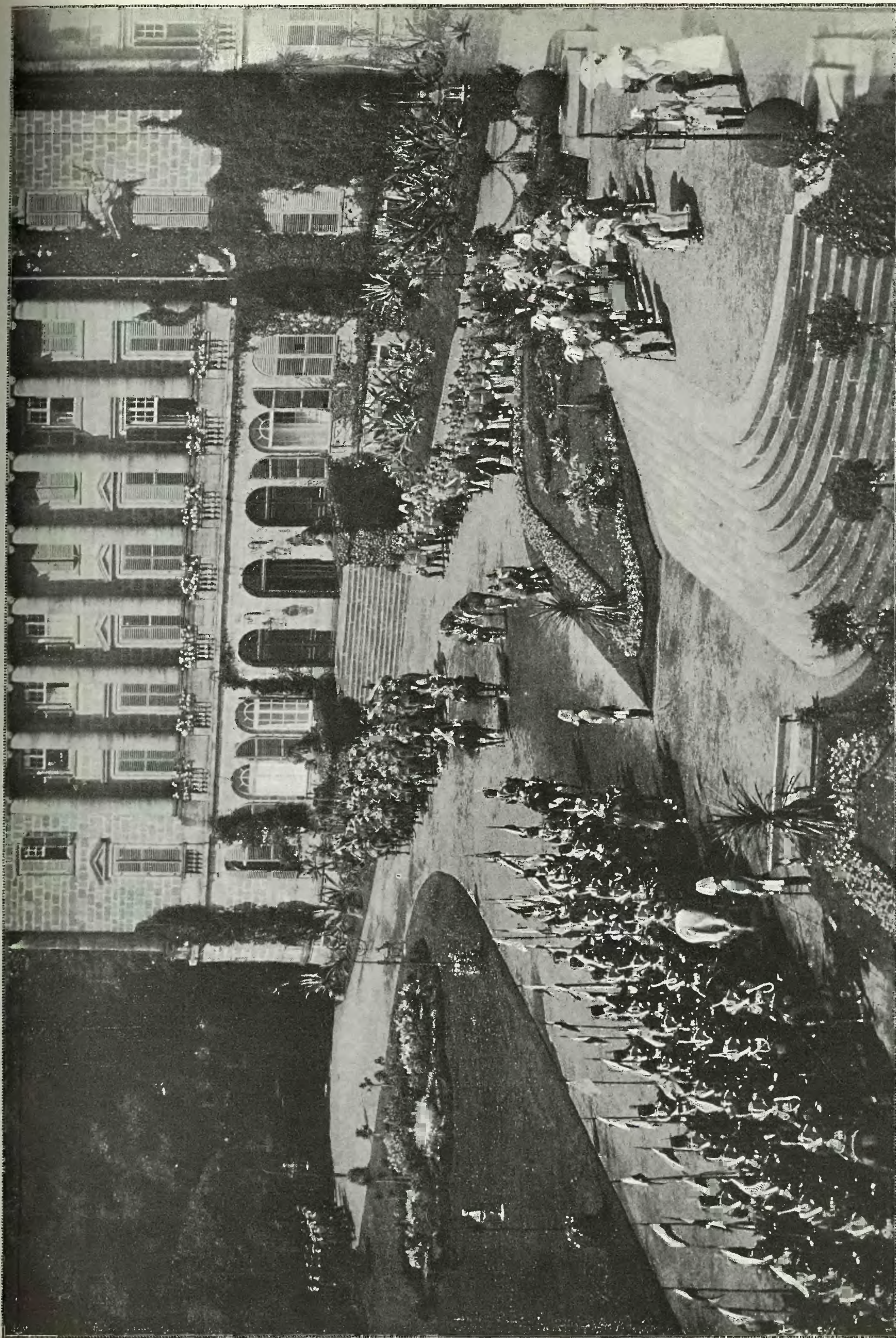
## L'ENTREVUE DE WILHELMSHØHE



Le roi d'Angleterre, en uniforme de colonel des dragons de la garde prussienne, et l'empereur d'Allemagne, en uniforme de feld-maréchal anglais, se rendent, de la gare de Cassel, au château de Wilhelmshöhe.

*Photographie Platowitsch.*





Du perron central du château de Wilhelmshöhe, le roi Edouard, l'empereur Guillaume et leur suite regardent défilér les troupes chargées du service d'honneur.

Le 14 août, l'empereur Guillaume II et son oncle, le roi Edouard VII, se sont rencontrés au château de Wilhelmshöhe, qui fut le lieu de captivité de Napoléon III, en 1870, et où la cour allemande va, presque chaque année, en villégiature.

Le roi d'Angleterre arriva au rendez-vous en retard de quatre heures au moins, la traversée de la mer du Nord ayant été rude et longue. L'entrevue, pourtant, n'y perdit rien de sa cordialité. A la gare, Guillaume II, en uniforme de feld-marschal

anglais, accompagné du chancelier, attendait son hôte, qu'il aida galamment à descendre de wagon. Edouard VII avait reçu l'uniforme du régiment de dragons prussiens dont il est le chef honoraire. Au grand trot, une calèche à quatre chevaux emmena les souverains vers le château où l'impératrice accueillit son oncle. Là, du haut du perron, les souverains et leur suite regardèrent défilér les troupes chargées du service d'honneur. Le soir, il y eut dîner de gala, avec toasts officiels. Et, à 11 heures et demie, le roi Edouard reprenant le train pour Ischl, où il devait rencontrer François-Joseph.

Photographie Voigt.









Après le pillage et l'incendie : des ruines.



Après le massacre et le bombardement : des cadavres.

A CASABLANCA

*Photographies communiquées par MM. Emmanuel Neuville et Hubert Jacques*





Sur la terrasse du consulat de France, pendant un arrêt de la fusillade.  
(Marins et volontaires civils attendent, en armes, la fin des négociations entamées avec Mouley-el-Amin, représentant du sultan.)



A CASABLANCA. — Les défenseurs du consulat de France et les réfugiés pendant les journées du 5 et du 6 août.

(Au milieu : M<sup>me</sup> Maigret, mère du vice-consul ; à droite et à gauche, M<sup>me</sup> Fournier, femme du directeur de la Compagnie marocaine, et M<sup>lle</sup> Spini, infirmières volontaires. Au second rang : M. Maigret, vice-consul, ayant à sa droite M. Neuville (en blanc), élève vice-consul, et à sa gauche le docteur Merle. Devant celui-ci, M. Mercier, artiste lyrique, blessé au menton pendant la défense du consulat. Les autres personnes sont : MM. Philippe, de la Compagnie Paquet, doyen de la colonie ; Peytral, de la raffinerie Saint-Louis ; Guinard, directeur de la Banque d'Etat du Maroc ; Fournier, directeur de la Compagnie marocaine ; Merlin, Souffron et Teboul, de la Banque d'Etat du Maroc ; Charpentier et Bienaimé, de la Compagnie algérienne ; Darrigues, négociant ; Houel, correspondant de la *Dépêche marocaine* ; Zagguri, interprète du consulat ; François, dit le Corse.)





Le minaret de la mosquée Ould el Hamra écorné par un obus.



Les enseignes Ballande et Cosme.

(Le premier fut blessé en entrant dans Casablanca. Le second avait, en attendant le débarquement, organisé la défense avec quelques volontaires.) — Photographie prise aussitôt après la fin de la fusillade.



L'antenne de télégraphie sans fil surajoutée au mât de pavillon du consulat de France.



Le général Drude et l'amiral Philibert en tournée d'inspection.



Interrogatoire de trois prisonniers marocains par un officier d'ordonnance.





Panorama du camp



Tir d'un de nos canons de 80 <sup>m</sup>/<sub>m</sub> contre un groupe de cavaliers chaouia.



« Un » qui n'en perd pas une bouchée.



Le « feu à vo  
Instantanés pris sur la ligne des tranchées pe  
NOS TROUP





bli au sud de Casablanca.



La ville de Casablanca vue du camp français.

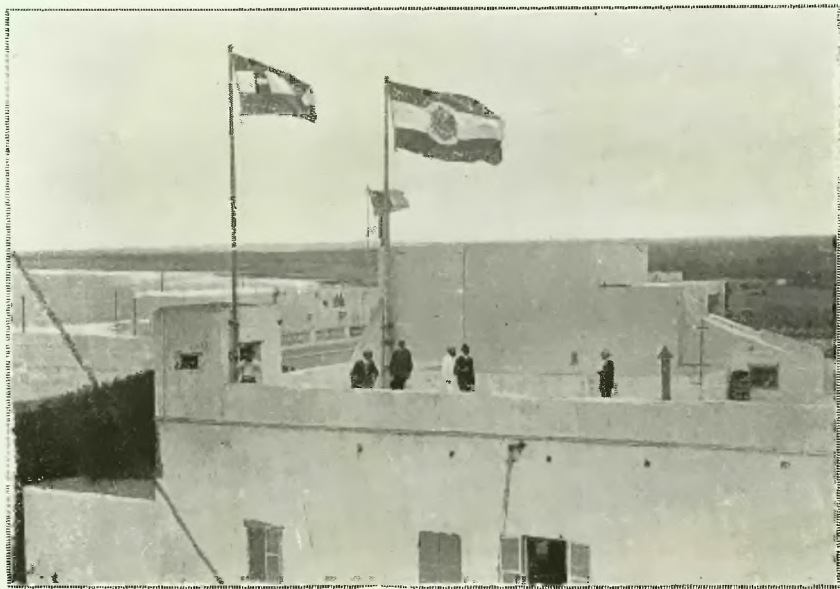


abri d'un talus.  
coup de feu des légionnaires et des tirailleurs.  
CASABLANCA



Attendant l'apparition des silhouettes ennemies.





Le pavillon du consul allemand hissé sur le consulat de Norvège, à proximité du consulat de France.



L'effet des obus de nos croiseurs dans certains quartiers de Casablanca.

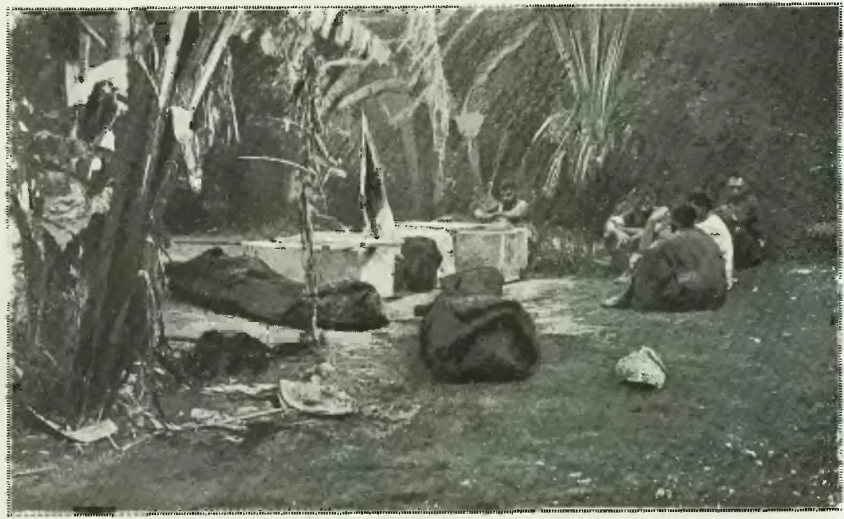


Sur le port, le lendemain du pillage et du premier débarquement. Des Européens, par groupes, attendent, près de l'appontement, les embarcations qui les amèneront sur les vapeurs en rade (6 août).



Dans le jardin du consulat de France : tombes provisoires des cinq premiers Français tués à Casablanca.

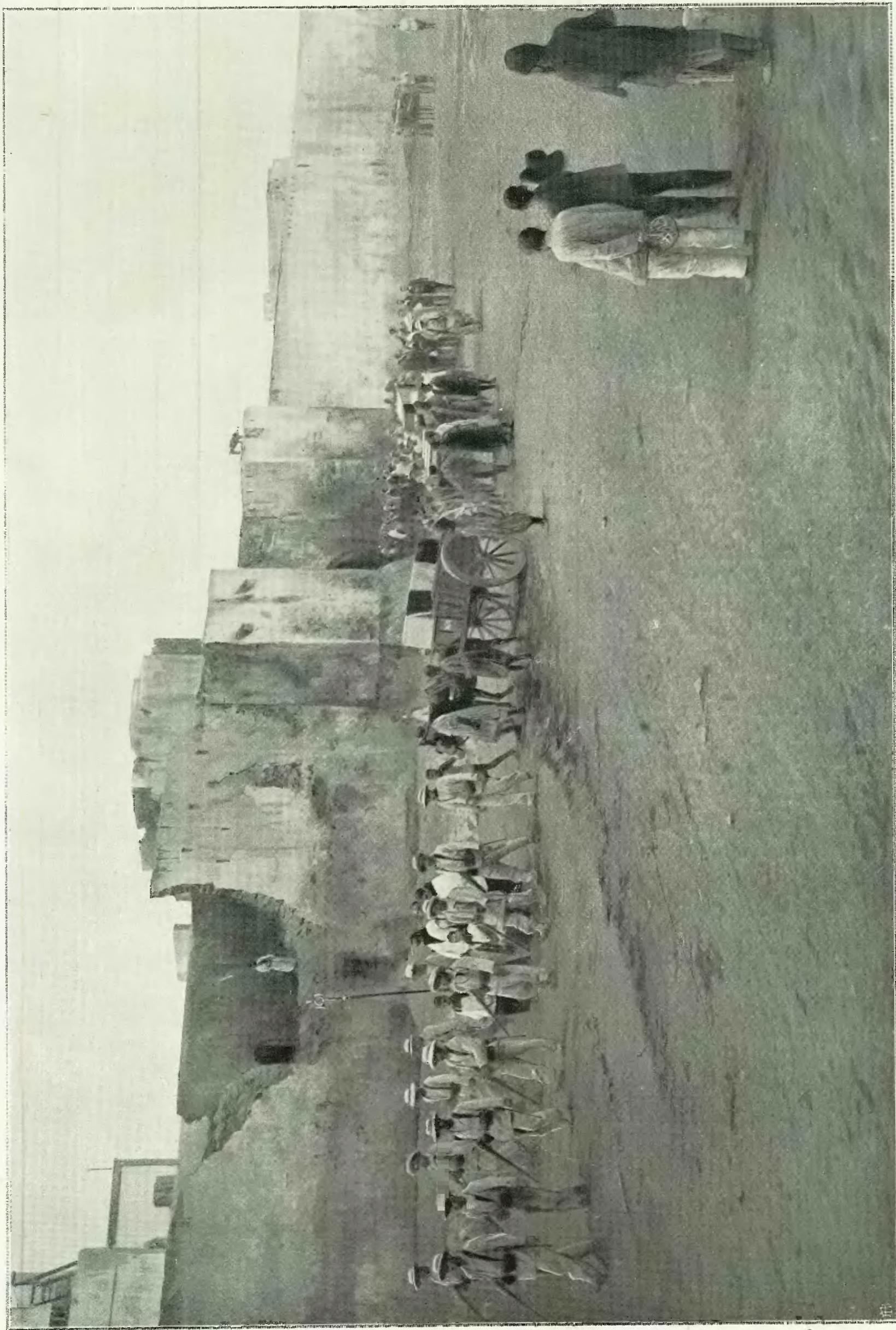
(Les ouvriers Arata, Borfiga et Massié, massacrés le 30 juillet ; le quartier-maître Bourdoulouz et le matelot Guillon du *Du-Chayla*, tués le 5 août.)



Exhumation des corps pour leur translation du jardin du consulat de France au cimetière catholique.

A CASABLANCA





^ CASABLANCA. — Le convoi funèbre conduisant, du consulat de France au cimetière catholique, la dépouille mortelle des cinq victimes françaises (13 août, 7 heures du soir).  
(En tête marche une compagnie de tirailleurs. — On remarque, dans le mur d'enceinte de la ville, une large brèche faite par les obus des croiseurs.)





Le passage d'une corvée de nettoyage devant un poste de tirailleurs installé parmi les ruines.



L'enlèvement des cadavres dans le quartier juif.

Les hommes employés à cette funèbre opération ont la bouche et le nez protégés par un bandeau imbibé de désinfectants.

A CASABLANCA





## SPORT ET JEU MODERNES. — Le diabolo pendant la panne.

*Dessin original de Georges Scott.*

Vient-on de la grande ville, en route pour le château voisin, ou n'est-on pas, plus simplement, en excursion autour du centre de villégiature ? Peu importe. On n'a pas oublié, en montant dans l'automobile luxueuse, berline ou limousine modèle 1907, d'emporter, dans sa boîte mince, le diabolo. Car le diabolo, dont on joue avec fureur jusque sur les trottoirs des rues populeuses, fait aussi les délices du monde élégant dans les parcs et sur les plages : et par lui les enfants sont tranquilles et les parents joyeux. Mais surtout

il est devenu le complément utile, nécessaire, indispensable, de l'automobile. En effet, la panne fâcheuse étant survenue, que faire ? Admirer l'horizon ? Il est vu, connu, usé, plat, attristant. Non, plutôt, vite ! sur le gazon bordant la route, une partie de diabolo, du diabolo qui met en valeur les souples et gracieuses attitudes. Et, pour les joueuses et pour les spectateurs, le temps, ainsi, passera plus vite, le temps passé à regonfler ou à changer le « pneu »...



## AU POLE EN DIRIGEABLE

D'ici à la fin du mois, espère-t-on, une nouvelle expédition polaire se mettra en route : M. Walter Wellman, ancien correspondant, à Washington, du journal *The Chicago Record Herald*, va tenter, à son tour, la conquête de l'inaccessible.



L'aéronaute américain Wellman.

Reprenant l'idée du malheureux Andrée, c'est par les airs que M. Wellman songe à arriver au pôle nord. Il estime que les progrès considérables réalisés dans la direction des ballons rendent aujourd'hui possible ce qui, il y a dix ans, était étrangement hasardeux. Il a donc fait construire à Paris un énorme dirigeable, l'*America*, capable d'emporter, avec lui, sept compagnons : le major Hearsey, l'ingénieur Vaniman, le docteur Fowler, M. Félix Riesenbergh, puis un Français, l'aéronaute Gaston Hervieu, et enfin deux ouvriers norvégiens ; plus les vivres en quantité, un radeau démontable, un bateau d'acier, la gazoline, nécessaire à l'alimentation de son moteur, et douze chiens.

Pour l'aérostat, on a adopté et la forme en fuseau, et le gonflement à l'hydrogène, et aussi le dispositif, aujourd'hui universellement employé dans la construction des dirigeables, du ballonnet intérieur, rempli d'air comprimé, pour assurer la rigidité de l'enveloppe. Celle-ci est faite de deux épaisseurs de coton caoutchouté recouvertes de soie gommée. La nacelle et son armature sont en acier. Le moteur peut développer une force de 80 HP et imprimera aux hélices une vitesse de 380 tours à la minute. Toute la partie mécanique a été



Carte du pôle nord.

établie sur les plans et sous la direction de l'ingénieur Vaniman.

Avec cet engin, M. Walter Wellman estime qu'en quittant le Spitzberg par un bon vent du sud, à une hauteur modérée, de 100 à 150 mètres, il peut atteindre aisément le pôle. Un guide-rope spécial, en contact permanent avec le sol, lui permettrait d'y atterrir. La distance à franchir pour arriver à ce point si mystérieux est, du point de départ, de 3.400 kilomètres, soit, à vol d'oiseau, la même sensiblement que de Rome à Berlin. La traversée des régions polaires, jusqu'au retour à la mer libre, de l'autre côté, pourrait, dans de bonnes conditions, durer une dizaine de jours, — vingt au plus.

Les préparatifs de départ furent d'abord faits pour l'année dernière. Sur la côte nord du Spitzberg, la plus rapprochée du but, à l'île des Danois, un hangar, immense nef d'acier, aux arcs élégants et robustes, avait été élevé pour le montage de l'*America*. Cette saison seulement, on put procéder à cette opération que des retards dans les travaux de construction du ballon et de son moteur avaient rendue impossible plus tôt.

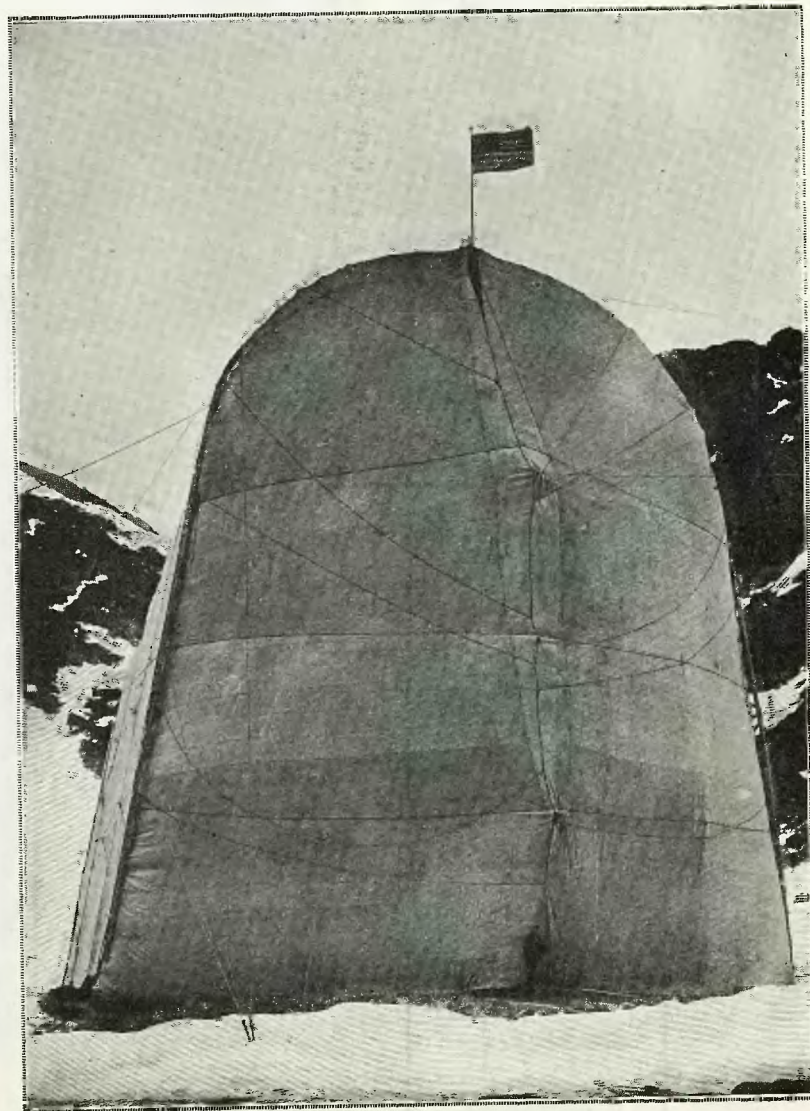
Le 8 juin, M. Wellman débarquait, avec ses collaborateurs, devant son hangar, demeuré en excellent état, après avoir subi les rafales de l'hiver, et se mettait à la besogne.

L'*America*, une fois monté, il va être procédé à des essais préliminaires, qui, sans doute, se poursuivent en ce moment, et dont on ne connaît pas encore les résultats. Mais, pour tout dire, les hommes les plus versés dans l'aéronautique, tous nos grands champions de l'air, MM. Julliot, Santos-Dumont, Juchmès, de La Vaulx, ne sont guère rassurés sur l'issue de l'expédition. Et il paraît bien, en effet, que M. Walter Wellman, même après quelques tours heureux dans l'espace, autour de sa station du Spitzberg sera encore assez mal préparé à affronter les courants aériens du pôle, les bourrasques de neige, et ces brusques sautes de température constatées par tous les explorateurs des régions arctiques, qui influenceront de la plus redoutable façon sur son gaz, le condensant et le dilatant tour à tour et produisant une rapide déperdition de la force ascensionnelle.

Du moins, l'entreprise est-elle héroïque et digne de toute notre sympathie, de tous nos vœux.



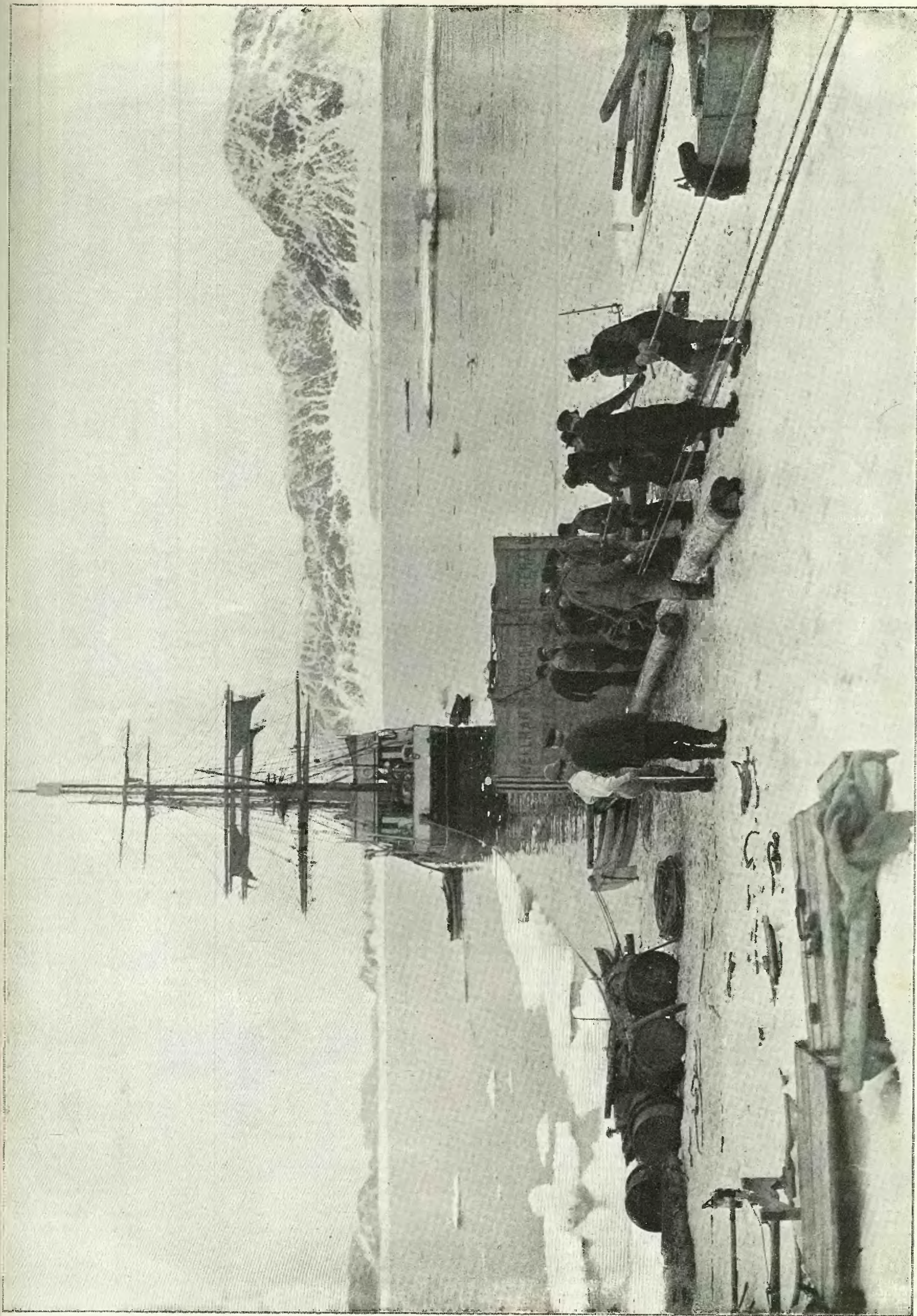
L'armature de l'aérodrome au moment de l'arrivée des premières cargaisons de matériel.



L'aérodrome recouvert de sa toile protégeant le dirigeable.

LE HANGAR DU DIRIGEABLE WELLMAN A VIRGO-BAY (SPITZBERG)





LES PRÉPARATIFS DE L'AÉRONaute WELLMAN POUR LA TRAVERSÉE DU POLE NORD EN DIRIGEABLE  
Débarquement d'une caisse de matériel sur la côte de Virgo-Bay (Spitzberg), point du départ projeté.



## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

NOTRE SUPPLÉMENT : « LA MOUETTE »

Malgré l'échange actif d'idées, de talents et de réputations littéraires qui se fait, plus que jamais, à travers la Manche, l'auteur de la charmante nouvelle : *la Mouette*, dont nous commençons aujourd'hui la publication, M. F. Anstey Guthrie, n'a pas encore en France une notoriété correspondant à l'importance de son œuvre, aux qualités personnelles qui la marquent, aux succès qui l'ont accueillie en Angleterre. Voici quelque vingt ans, une revue française publiait son nom au bas d'un de ses premiers ouvrages. Depuis lors, il poursuivait, sans qu'on parût s'en aviser chez nous, une brillante carrière. Au sentiment des critiques les plus autorisés, M. Anstey compte, actuellement, dans l'élite des écrivains anglais, au rang des meilleurs humoristes. *L'Idole renversée*, *le Cheval parlant*, *Vice Versâ*, *le Paria*, *la Robe du géant*, *le Flacon de cuivre*, *Amandes salées*, ont rapidement édifié, puis consolidé, sa situation. Une originalité abondante, le don de l'invention singulière et pittoresque, l'ironie exacte, avertie et mesurée, l'ingéniosité dans le choix des détails, une logique savoureuse et spirituelle dans la conduite du récit, ce sont quelques-uns, entre autres, des mérites propres à M. Anstey. Nous aimons à croire qu'on les retrouvera, à travers l'habile traduction de M. Louis Labat, dans ce joli conte de *la Mouette*, fine et amusante satire où l'auteur a visé certaine école notable du roman contemporain anglais, attachée, avec une sentimentalité fervente, mais un peu puérile, aux problèmes de la survie et de la transmigration des âmes.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Romans.

À bout d'espairs, à bout de forces, traqué par la police espagnole, physiquement ruiné par l'humidité meurtrière des cachots, Gabriel Luna, le révolutionnaire illusionné et doux, est venu chercher un refuge *Dans l'ombre de la cathédrale* de Tolède, au milieu du peuple semi-ecclesiastique qui vit, dans les humbles logements des cloîtres, la plus ignorée et la plus paisible des existences. Le prosaïsme est accueilli avec humanité et sympathie. Il connaît, dès lors, des heures tranquilles, au cours des longues stations de cette cathédrale où ne l'émeuvent plus que les pures sensations d'art et les savoureux frissons du passé. M. V. Blasco Ibanez nous fait partager les joies de cette contemplation et nous dit la beauté et l'histoire de la cathédrale de Tolède avec des procédés parfois imités, semble-t-il, de ceux employés par le regretté J.-K. Huysmans, dans son livre sur la cathédrale de Chartres. Ainsi, au petit jour, cette vision qui nous en rappelle une autre : « L'ombre se dissipait... On voyait se dessiner, avec une élégance et audacieuse sveltesse, les quatre-vingt-huit piliers, robustes faisceaux de colonnes qui s'élançaient hardiment à travers l'espace, clairs comme de la neige solide, et qui se ramifiaient et entre-croisaient leurs arêtes pour soutenir les voûtes. Les verrières les plus élevées brillaient semblables à de féeriques jardins où seraient éclosés des fleurs de lumière. » Mais il y a, à côté des notes d'art et des évocations du passé, des exposés, des discussions de théories sociales qui font surtout de ce roman une œuvre philosophique. En Gabriel Luna, l'idéologue ne tarde pas à renaître, à parler, à enseigner les doctrines séduisantes et dangereuses. Le germe révolutionnaire qu'il sème parmi ces parias de l'Eglise ne produit, en effet, qu'une décomposition morale. En ôtant à ces cerveaux engourdis les préjugés de l'ignorance, il n'arrive qu'à les rendre audacieux pour le mal. Il a voulu former des hommes. Mais il ne parvient à créer que des criminels, des voleurs et des meurtriers, dont il est la première victime. Cette œuvre très puissante, très pittoresque (voir les descriptions des *claverias*) et très émouvante est admirablement traduite par M. G. Hérelle (Calmann-Lévy, 3 fr. 50).

L'action de *la Vandale* (Sansot, 3 fr. 50), le livre de M<sup>lle</sup> Magali Boissard, se déroule au cinquième siècle, en terre africaine. C'est la ruée formidable des Barbares qui vont changer la face du monde romain. Deux héros romanesques, Vanda, Astérior, occupent le premier plan. Possédés

d'un même amour l'un pour l'autre, mais emportés par des convictions différentes, ils vont lutter l'un contre l'autre âprement, douloureusement. Et ce sera le duel implacable du Romain et de la Vandale irréductible, jusqu'à la mort. Le sujet, vaste, est traité, avec assez de bonheur, par M<sup>lle</sup> Magali Boissard, qui a tenté et réussi, en partie, un grand effort. Quelques inexpériences de métier fort excusables dans un livre de début, mettent parfois un peu de confusion et d'obscurité dans l'œuvre. Mais il y a des détails infiniment gracieux et jolis qui, dans le romancier, nous révèlent la jeune fille et le poète.

Citons encore : *les Jeux de l'amour et du milliard* (Fasquelle, 3 fr. 50), où M. Edmond Deschaume nous montre, sur une petite plage française, un riche américain s'offrant l'aimable et malin plaisir de faire fondre, sous une pluie d'or, les obstacles qui s'opposent à la réalisation des rêves de gentils amoureux ; *Eternelle volupté* (Bibliothèque indépendante d'édition, 3 fr. 50), par M. Amédée Marandet ; *Tu ne tueras point* (Juvénat, 3 fr. 50), par M<sup>lle</sup> Marguerite Rolland ; *la Beauté d'une femme* (Stock, 3 fr. 50), par M. Gaston Gaillard ; *l'Universelle* (Lib. universelle, 3 fr. 50), roman espérantiste, par M. Emile Cherblanc ; *l'Île héroïque* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Louis LeFebvre ; *le Cheval blanc* (P. on, 3 fr. 50), par M. Léon Barracand ; *Jérusalem* (Lib. des Saints-Pères, 3 fr. 50), un tableau peint par un catholique, M. Arthur Achleitner, de la vie religieuse contemporaine dans la ville sainte (traduction de M. Eug. Veyssier) ; enfin, une luxueuse réédition des *Gueules noires* (Sansot, 5 fr.), le livre de M. Emile Morel sur les âmes des corons, avec une préface de M. Paul Adam et des illustrations de Steinlein ; *Cartas de Holanda* (nouvelles de Hollande), publiées en espagnol par M<sup>lle</sup> Adèle J. Godoy (Meindert, Boogaardt, Rotterdam, 4 fr.) ; *De peur d'aimer*, un aimable récit, par M<sup>lle</sup> Albérich Chabrol ; *la Marche au supplice* (Lib. universelle, 3 fr. 50), conte romanesque, par M. Louis-Frédéric Sauvage ; *la Brabina* (Armand Colin, 3 fr. 50), roman pour jeunes filles, par M<sup>lle</sup> Myriem de Chansky.

Voyages.

Les études sur l'Allemagne dont M. Jules Huret vient de publier une première série, *Rhin et Westphalie* (Fasquelle, 3 fr. 50), bénéficieront assurément auprès du public de la même faveur que ses précédentes études sur l'Amérique. Ce sont les mêmes procédés, la même notation minutieuse, exacte, utile. Toutes les grandes villes industrielles et opulentes de l'Ouest : Mayence, Francfort, Cologne, Dusseldorf, Göttingue, Hanovre, etc., ont été visitées et, si l'on peut dire, enquêtées par cet observateur sagace qui s'est voué à la tâche laborieuse de dresser le bilan moral et économique de l'empire allemand. Les faits, les documents, les remarques curieuses, abondent dans cet ouvrage qui ne se borne pas à compléter nos renseignements sur ce que, plus ou moins imparfaitement, nous connaissions déjà. Des institutions tout à fait inconnues — de notre grand public, du moins — nous sont, en effet, révélées en des pages qui ne sont pas les moins précieuses du livre. Ainsi, M. J. Huret a été parfaitement inspiré en consacrant tout un chapitre à la cité communiste de Béthel, organisée par le pasteur Bodelschwing et entièrement peuplée d'épileptiques. L'idée mère du fondateur de Béthel, c'est que, dans la vie sociale, les épileptiques sont presque toujours des parias, non seulement pour les étrangers, mais aussi pour leur famille. L'imprévu, l'inconnu, le mystère de leurs crises, épouvantant, les malades souffrent de cet effroi qu'ils inspirent autant que de leur mal. Ils se sentent, de plus, complètement inutiles à la société, car nul ne veut les employer alors, cependant, qu'ils seraient en mesure de donner l'effort nécessaire pour assurer leur existence. Le pasteur a réuni ces infortunés, leur a créé, dans un refuge admirablement choisi, au grand air, parmi les champs et les bois, une société, une vie de travail et une vie de famille. La cité de Béthel compte une population de cinq mille épileptiques, et un budget de trois millions que l'on arrive à couvrir, grâce à des miracles d'ingéniosité. Il était bon de faire connaître, dans notre pays, où les épileptiques sont sans doute aussi nombreux qu'en Allemagne, l'œuvre admirable du pasteur Bodelschwing. Parce que, dans notre humanité qui vaut mieux

que sa réputation, les gestes généreux sont aisément imités, et les initiatives intelligentes, fréquemment contagieuses, on ne saurait donner à ces gestes et à ces initiatives une trop grande publicité.

*Du Mexique au Canada*, par M. A. Maufroid (Theuveny, 3 fr. 50), c'est le journal d'un voyageur pressé et même très pressé. On le lit, comme il a été écrit, rapidement, mais non, toutefois, sans plaisir, car ces notes hâtives ne sont point dépourvues d'observations inédites.

LE VIOLONISTE JOACHIM

Joseph Joachim, le célèbre virtuose du violon, vient de mourir à Berlin, où il dirigeait, depuis de longues années, le Conservatoire.

Issu d'une humble famille israélite, il était né à Kittsee, près de Presbourg, en 1831. Un véritable pèlerin, une vocation éclatante le poussait, tout enfant, vers la musique. Boehm, le professeur viennois, qui forma d'ailleurs plusieurs autres exécutants admirables, fut son maître, et il avait huit ans à peine quand il se produisit pour la première fois en public, à Budapest. Quatre années plus tard, Londres s'émerveillait, se passionnait soudain en l'entendant interpréter le *Concerto* de Beethoven, qui fut toujours son musicien de prédilection. Ce fut alors que Mendelssohn, qui l'avait applaudi, lui prédit qu'il serait un jour un grand artiste, l'encourageant à étudier la composition. La prédiction se réalisa, du moins en partie : les œuvres musicales de Joachim, héritées de difficultés, écrites, dirait-on, pour lui seul et quelques rares émules, ne dépassent pas l'honnête moyenne des productions qu'ont eu la coquetterie d'écrire quelques grands instrumentistes. Mais ce fut un prodigieux interprète des génies, et Beethoven, par exemple, ne sera jamais joué avec plus d'intelligence, plus de passion, plus de religieux respect qu'il ne l'a été par Joachim, qui fut pour lui l'interprète rêvé.



Joseph Joachim. — Phol. Bertieri.

Le meilleur de la carrière de Joachim s'est écoulé en Allemagne, où il était entouré d'égards. Il y fut tour à tour premier violon solo à Leipzig, où vivaient Mendelssohn, Schumann, etc., puis à Weimar, où l'avait appelé Liszt, et ensuite chef d'orchestre de la cour de Hanovre. Enfin, en 1868, il avait pris la direction du Conservatoire de Berlin.

Il retourna fréquemment en Angleterre où était née, comme en coup de foudre, sa prodigieuse réputation. Paris l'entendit seulement quelquefois.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

M<sup>lle</sup> Cécile Chaminade, dont nous publions aujourd'hui : *Immortalité*, une mélodie sur une poésie de M. Charles Fuster, a fait de solides études musicales sous la direction de Le Couppey, Savard, Marsick et Benjamin Godard. A huit ans déjà elle composait. Excellente exécutante, virtuose même, elle prit plus tard le parti de faire connaître elle-même ses œuvres au public.

Elle obtint ainsi de gros succès. Elle a même abordé le théâtre avec un ballet : *Callirhoé*, qui fut joué à Marseille et à Lyon en 1889. Elle a composé des suites d'orchestre, des études de piano, des trios. Mais ce qui lui a valu sa réputation, c'est le charme de ses mélodies et l'habileté de sa musique de piano.

Il est facile de se rendre compte de la nature chantante des compositions de M<sup>lle</sup> Chaminade par sa page : *Immortalité*. Pas un seul instant, l'auteur n'oublie la ligne mélodique qu'elle s'est tracée ; les entraînements de tonalité procèdent des règles les plus sûres de l'harmonie et les accompagnements sont d'une musicienne qui sait son métier.

Est-il utile de présenter à nos lecteurs le compositeur Louis Ganne, à qui nous devons la *Pavane mélancolique* pour piano. Louis Ganne est non seulement l'auteur d'œuvres devenues populaires, d'un rythme net et précis, et d'une élégance très réelle, quoiqu'elles soient fredonnées partout après avoir été exécutées partout. Il est aussi l'auteur d'opérettes charmantes qui sont d'un entrain endiable et qui savent néanmoins garder un je ne sais quoi de distingué dans le comique et la farce. C'est que Louis Ganne sait s'abreuver aux sources pures de la musique. De même que celui qui a lu et a su s'assimiler les classiques de la littérature en garde toujours la marque ; celui qui, comme Louis Ganne, est un fervent admirateur des grands maîtres de la musique en fait ressortir l'empreinte dans ses compositions.

Cette *Pavane mélancolique* a une gravité ailée vraiment exquise. Ce mouvement à deux temps est comme un hommage à la fois respectueux et affectueux. Louis Ganne a dans cette œuvre la grâce tendre et poudrifiée d'un pastel du dix-huitième siècle. Les harmonies de cette musique sont tout à fait trouvées. Elles affirment de façon très significative la pensée mélodique du délicat compositeur.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE SUCRE DANS L'ALIMENTATION DU SOLDAT.

Si l'alcool est un détestable et dangereux aliment, au contraire, le sucre est un merveilleux aliment, aliment musculaire, entendons-nous, c'est-à-dire essentiellement propre à la production du mouvement.

La preuve nous en est, une fois de plus, apportée, par des essais dus à l'initiative d'un médecin militaire, le docteur Joly, qui a introduit le sucre dans la ration de manœuvre du fantassin, dans les conditions suivantes.

Deux compagnies, n'ayant subi aucune sélection préalable, ont pu absorber, pendant vingt jours, une dose journalière de sucre variant de 60 à 165 grammes, sans qu'il en soit résulté aucun trouble digestif, aucun signe d'intolérance.

On a pu d'ailleurs remplacer dans la ration journalière 100 grammes de viande fraîche par 120 grammes de sucre, sans que les hommes s'aperçussent de la réduction opérée sur la viande. Le supplément de sucre a été accepté avec plaisir, par le plus grand nombre, sous forme de boisson sucrée, café, vin ou eau.

La substitution de 120 grammes de sucre à 100 grammes de viande a eu pour résultats : 1° d'améliorer les conditions physiologiques de l'homme soumis à un travail musculaire, en agissant sur le nombre des battements cardiaques, le rythme respiratoire et le poids du corps ; 2° d'augmenter dans une notable proportion sa résistance physique et d'abaisser à son minimum le chiffre des indisponibilités.

Notamment, la suralimentation sucrée a agi d'une façon spéciale, et manifeste, comme préventive des accidents imputables à la chaleur et à la fatigue pendant les marches et manœuvres.

Pendant trois jours de marche, la totalité de la viande a pu être remplacée par 300 grammes de sucre dans la ration de cinq volontaires, qui ont fait leurs dernières étapes sans éprouver aucune fatigue.

Le sucre était consommé dans le café du matin, dans de l'eau ou du café léger emportés dans les bidons, dans le café de la grande halte et dans celui du soir.

Dans quelques circonstances, il fut consommé sous la forme de vin chaud sucré.



## LE COUPON-RÉPONSE INTERNATIONAL.

A la suite de l'intéressante initiative prise par l'Office de la Grande-Bretagne, le congrès postal de 1906, à Rome, a décidé la création d'un coupon-réponse international qui donnât la possibilité d'affranchir la réponse à une lettre envoyée à l'étranger.

Ce coupon-réponse, que le bureau international de l'Union postale universelle à Berne avait été chargé de fabriquer, sort aujourd'hui des presses de la maison Benziger et C<sup>ie</sup>, à Einsiedeln, en Suisse. Le recto est orné d'une intéressante vignette due au peintre Eugène Grasset, de Paris, et gravée par E. Florian, de Paris également. Elle représente une femme symbolique, l'Union postale universelle, qui, d'un hémisphère à l'autre, tend un coupon-réponse. Sa robe gris bleuâtre se perd dans un nuage d'un vert jaunâtre. Des rameaux d'olivier, de cette couleur également, forment le fond de la vignette.

Dans le filigrane du papier, on déchiffre ces mots : « 25 c. Union postale universelle. 25 c. » On lit au recto, outre le nom du pays d'émission et le prix de vente (30 centimes en France), les lignes suivantes :

« Ce coupon peut être échangé contre un timbre-poste de la valeur de 25 centimes ou de l'équivalent de cette somme, dans les pays qui ont adhéré à l'arrangement. »

Cette inscription répétée, cas échéant, dans la langue du pays d'émission, est reproduite au verso en allemand, en anglais, en espagnol et en italien.

Bien que le coupon-réponse ne soit pas d'un usage obligatoire pour les pays de l'Union postale, la plupart de ceux-ci se préparent à le mettre en circulation. On pourra échanger ce coupon à partir du 1<sup>er</sup> novembre de cette année, contre un timbre de 25 centimes dans les bureaux postaux d'Allemagne (y compris les protectorats allemands), des Etats-Unis d'Amérique, d'Autriche, de Belgique, de Bosnie-Herzégovine, de Bulgarie, du Chili, de Costa-Rica, de Crète, du Danemark, des Antilles danoises, d'Egypte, d'Espagne, de France, des colonies françaises de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du Haut-Sénégal et Niger, de Guinée, de Martinique, de Mauritanie, du Sénégal, de la Nouvelle-Calédonie, de la Guyane, de la Grande-Bretagne, des colonies britanniques de Bahama, Ceylan, Gibraltar, Malte, Trinité, Inde, Canada, Cap, Transvaal, Côte d'Or, Hong-Kong, Rhodésie du Sud, Seychelles et Straits-Settlements, de Grèce, d'Haïti, de Hongrie, d'Italie, du Japon et de la Corée, du Luxembourg, du Mexique, de Norvège, des Pays-Bas, des Indes néerlandaises, de Roumanie, de Siam, de Suède et de Suisse.

Il sera frappé un premier lot de 4 millions de coupons.

La France en a demandé 400.000. Elle en demandera davantage dès qu'elle aura pu se rendre compte de l'accueil que le public fera au coupon-réponse international.

Le coupon-réponse ne peut être vendu à un prix inférieur à 28 centimes. Les divers pays en ont fixé le prix de vente entre 28 et 30 centimes.

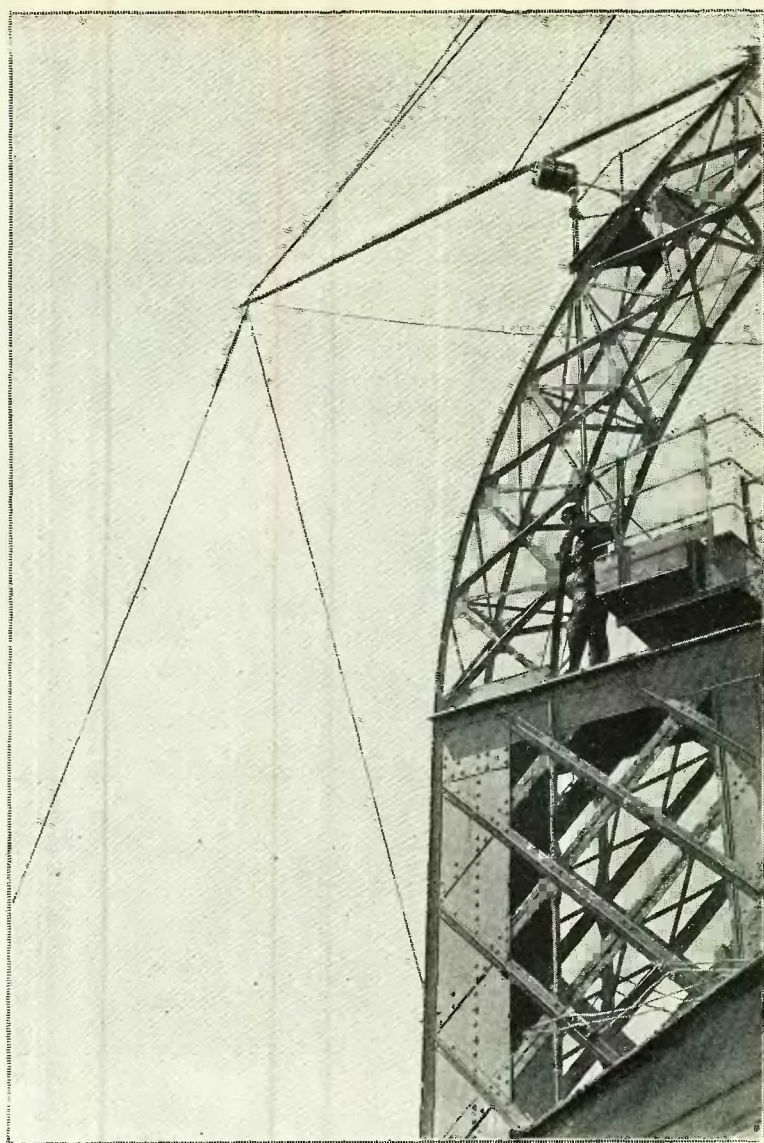
## LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL AVEC CASABLANCA.

Les journaux ont beaucoup parlé, ces jours derniers, d'une communication directe établie par télégraphie sans fil entre la tour Eiffel et Casablanca. Jusqu'à présent, cette communication ne constitue pas un échange, car elle n'existe que dans le sens Paris-Casablanca, c'est-à-dire qu'on peut bien envoyer des messages de la tour Eiffel au port marocain, mais que ce dernier ne peut pas en envoyer à la tour Eiffel. La cause de cette impossibilité se conçoit facilement : la tour, avec ses 300 mètres de hauteur, constitue la plus formidable antenne actuellement existante, elle est en communication régulière avec le poste de Bizerte, dont elle est séparée par 1.500 kilomètres et peut certainement rayonner sur toute l'Afrique du Nord. Il n'en va pas de même pour Casablanca : les postes de télégraphie sans fil qu'on y rencontre sont ceux des bateaux de guerre et, depuis le 7 août, celui du consulat de France ; l'antenne dont ils peuvent disposer est beaucoup trop courte.

On peut néanmoins envisager la possibilité de recevoir des marconigrammes de Casablanca à Paris, même dans l'état actuel des choses ; en ne considérant leur utilité que comme provisoire, et par conséquent en envisageant la nécessité de restreindre les dépenses, il suffirait pour cela de constituer un poste mobile composé d'un ballon captif porteur d'une antenne et s'élevant à 500 mètres, et d'un appareil de transmission actionné par un moteur de 3 à 4 chevaux, les messages arriveraient ainsi jusqu'à l'appareil récepteur de la tour Eiffel. Il nous a paru intéressant de donner ici une photographie représentant le point extrême de l'antenne de la tour, point d'où partent depuis quelques jours les marconigrammes pour les navires en rade à Casablanca et pour notre consulat dans cette ville.

## LES CHENILLES EN NOUVELLE-ZÉLANDE.

Une récente publication du ministère de l'Agriculture de la Nouvelle-Zélande donne quelques renseignements curieux sur l'histoire de l'agriculture dans ce pays, et s'étend assez longuement sur les invasions de chenilles qui, il y a quarante ou cinquante ans, menacèrent de ruiner les fermiers et les jardiniers. Il semble que l'exubérance de la production de chenilles ait été due à l'introduction de cultures européennes dont les oiseaux indigènes se sont éloignés tandis que les chenilles étaient animées de sentiments opposés. Conséquence : beaucoup de chenilles, puisque l'alimentation était abondante et que leurs ennemis naturels battaient en retraite. Par moments, on voyait les chenilles d'une même localité se réunir en armées innombrables et se mettre en route. Elles se ruaient les unes sur les autres : un colon, dans le district d'Anckland, a raconté qu'un jour, sa charrette croisant une armée de chenilles, les roues firent dans la masse vivante et grouillante des ornières exactement comparables à celles qui se produisent dans la terre molle. A plusieurs reprises, les chenilles étant occupées à traverser la voie du chemin de fer, les trains furent arrêtés. Ecrasant les bêtes, les roues patinaient. Pour démarrer, il fallut mettre



L'antenne et l'appareil projecteur du poste de télégraphie sans fil, à l'extrémité supérieure de la tour Eiffel, mettant Paris en communication avec Casablanca.

du sable sur les rails : mais pendant qu'on mettait la voie en état, les chenilles grimpaient dans les compartiments.

Pour combattre ces invasions de chenilles, les éleveurs n'avaient qu'une ressource : amener leurs moutons au bon endroit, et les promener sur les envahisseurs pour écraser ceux-ci. Dans un cas, on employa à cette besogne seize mille moutons ; mais à peine était-elle faite qu'il fallut se sauver au loin, à cause de l'odeur dégagée par ces millions de chenilles mortes.

## POUR AVOIR DE BEAUX FRUITS.

Bien des propriétaires de vergers hésitent à supprimer des fruits sur leurs arbres. Quand les fruits sont très abondants, il est pourtant indispensable de les éclaircir si l'on ne veut pas épuiser l'arbre et compromettre la récolte suivante. D'ailleurs, le développement des fruits que l'on conserve compense déjà, en grande partie, le sacrifice.

Cette éclaircie doit être effectuée suivant certaines règles que formule un pomologiste distingué, M. Chasset. Sur les pommiers, il faut supprimer les fruits du centre de l'inflorescence, ceux du pourtour acquérant toujours un plus beau développement. On laisse un ou deux fruits par inflorescence pour les variétés telles que *Williams* et *Duchesse d'Angoulême* ; trois fruits pour les *Bergamote* et autres variétés plus fertiles.

Sur les pommiers, au contraire, on enlèvera les fruits de pourtour. On laisse un fruit par couronne pour *Calville blanche*, *Reinette de Canada*, *Grand Alexandre* ; deux ou trois pour *Spirose*, *Ecarlate d'été*, *Transparente blanche*, etc.

Enfin, sur les pêcheurs, on conservera un ou deux fruits par couronne en les choisissant bien placés pour qu'ils puissent se développer librement et recevoir le maximum de lumière au moment de la maturité.

## LES INCENDIES DE NAVIRES.

M. Lewes vient d'attirer l'attention de la Société anglaise d'architecture navale

sur la fréquence des incendies à bord. Au cours des cinq dernières années, cent quarante et un bateaux ont été entièrement détruits par l'incendie. Un nombre beaucoup plus considérable a subi, par le feu, des dommages partiels.

Les causes d'incendie désastreux sont de trois ordres :

Le feu se déclare spontanément, par suite de décompositions chimiques spéciales : le charbon, les matières fibreuses comprimées, légèrement humides et huileuses, le jute, par exemple, présentent, sous ce rapport, de grands dangers. D'autre part, les secousses provoquées par le roulis, peuvent, en modifiant l'arrimage, mettre en contact des matières dont la réaction réciproque suffit à amener une catastrophe : des cordages goudronnés s'enflamment en présence de barriques de chlorure de chaux. Enfin, il faut compter avec les substances, comme les pétroles, qui dégagent des gaz ou des vapeurs explosibles.

Il est depuis longtemps reconnu que l'eau, par suite de certaines réactions chimiques, ne fait souvent qu'activer la combustion d'une cargaison en feu ; et l'ignifugation des bois du navire offre une sécurité relative.

D'après M. Lewes, le seul moyen radicalement efficace consisterait à isoler la cargaison dans des compartiments étanches saturés d'acide carbonique que l'on chasserait par ventilation au moment du déchargement... Ce n'est qu'une question de dépense.

## LES BILLARDS EN FRANCE.

Le goût du billard se perd en France. Est-ce une des conséquences de l'automobilisme ? La chose est possible.

Toujours est-il qu'on comptait, dans notre pays, en 1892, 94.123 billards, et qu'en 1906 on n'en comptait plus que 89.939.

La baisse, dans les quinze dernières années, a été régulière et constante. Elle est de 5 %.



Fac-similé (grandeur naturelle) du Coupon-réponse international.





A STUTTGART. — Le congrès socialiste international : discours de Jaurès à la Volksfestplatz. — Phot. Brandseph.

« ...Nous ne voulons plus que des coups de force nous jettent les uns contre les autres. Assez de tueries ! Assez de guerres ! »

Lundi dernier s'est ouvert, à Stuttgart, le septième congrès socialiste international. Un meeting monstre eut lieu à la Volksfestplatz, vaste esplanade au bord du Neckar. Une foule innombrable, où se croisaient les idiomes les plus divers, emplissait ce champ. Six tribunes avaient été élevées, autour desquelles chacun allait se ranger selon ses préférences. Ici, Bebel parlait ; là, un Hollandais ; plus loin, un délégué américain. Mais une tribune était particulièrement entourée, celle où se dressait M. Jaurès. La question qu'ont commencé par poser les leaders du parti socialiste français, M. Jaurès, M. Vaillant et M. Hervé en tête, a été celle de l'antimilitarisme, et dès cette première journée, dès cette réunion en plein air, M. Jaurès a fait sonner, avec son habitude grandiloquence, des appels à la fraternité des peuples. Mais les Allemands sont loin encore d'être à leur diapason ; les propos qu'ils entendaient les ont stupéfiés à la lettre, et de rudes répliques ont été déjà infligées à nos fougoureux internationalistes.



A RAMBOUILLET. — Un feu d'artifice, dans le parc, en l'honneur du roi de Siam (20 août, 11 heures du soir).

Le roi Chulalongkorn, qui est en ce moment notre hôte, s'est rendu mardi au château de Rambouillet, où le président de la République passe ses vacances. Un grand dîner a été donné en son honneur. Une fête de nuit, dans le parc, a terminé la journée. Elle a été tout à fait remarquable. Le feu d'artifice tiré sur le grand étang a, notamment, fait l'admiration du roi et de tous les invités du président ; une de ses phases les mieux réussies a été la figuration d'une pagode embrasée.